

Michèle RAULIN 03.10.24

Je publie seulement quand, quelque part là au fond, quelque chose s'anime et m'assoit devant mon ordi avec une injonction simple et ferme : écris. Alors souvent, il se passe un temps où je me demande de quoi je vais bien pouvoir parler. Je porte doucement mon attention sur cette rumeur intérieure, et j'écoute. Parfois j'écoute longtemps. Jusqu'à ce que ça me vienne dans les doigts. D'après ce que j'en ai compris, ce n'est pas de l'écriture automatique, je sais ce que j'écris, même s'il m'arrive parfois d'en découvrir certains aspects à la relecture – je pense que toutes les personnes qui cherchent ou qui créent font cette expérience. C'est comme de la pêche à la ligne : quand ça m'appelle là au fond, rester assise silencieuse et attendre que ça s'accroche à mon attention. Ça me fait penser au commissaire Adamsberg, j'imagine que Fred Vargas connaît bien ce processus.

Aujourd'hui, ça veut parler de la façon dont nous sommes tous créateurs de notre univers. Ma fille aînée avait 9 ans quand elle m'a posé la question qui tue : « Maman, qu'est-ce qui me prouve que ce que je vis c'est bien vrai ? ». Tu as vingt minutes, on est à table et je reprends les cours dans une heure. Je suis allée chercher dans ma bibliothèque le livre du physicien Bernard d'Espagnat, *A la recherche du réel*. « Tu vois ma fille, ce monsieur est un des plus grands savants de notre époque, et il se pose la même question que toi ». Trente-cinq ans plus tard, j'en viens en creusant mon expérience à considérer que notre propre conscience est la seule preuve du seul réel dont nous puissions être certains : notre propre existence. Ça, c'est presque du Descartes reformulé.



Mais il faut se représenter la conscience bien au-delà de la pensée, et même bien au-delà de la vigilance. Je suis de la conscience en mouvement créateur permanent, même quand ça n'arrive pas à ma conscience de veille. Il suffit d'entrer en écoute attentive pour commencer à percevoir toute cette ingénierie silencieuse. C'est un peu comme observer la faune microscopique sur un

centimètre carré de peau, le va-et-vient incessant des échanges biochimiques d'une cellule, ou plonger dans le mouvement brownien d'un atome. Tout cela s'agite avec ordre et intelligence, tout cela est conscience, même si mon intellect ne le perçoit habituellement pas. Tout cela est ma propre conscience. Tout l'univers dans lequel je suis est le déploiement de ma conscience. Je n'ai aucune preuve d'aucune autre réalité. Je suis prise à l'intérieur de mon propre film, et il n'y a rien d'autre que mon propre rêve. Je ne fais que barboter dans mon jus. Tiens, Platon qui dîne avec Miguel Ruiz, bonsoir messieurs.

Cela n'est pas sans conséquences très concrètes. S'il n'y a plus d'extérieur je ne peux plus être victime de rien et je ne peux plus être en colère contre personne, je ne peux plus rien perdre et je ne peux plus rien craindre. Je ne peux plus être déçue d'une réponse qui ne vient

pas, car je ne suis en écho qu'avec moi-même. Je n'attends plus rien. Je suis mon propre interlocuteur. Si je persiste dans un problème, c'est que quelque chose en moi y trouve son intérêt. Si quelque chose me fait souffrir je me positionne autrement, dans mon corps ou dans ma pensée. La réalité n'est pas extérieure, elle ne peut que suivre mon déplacement intérieur, et ça se vérifie. Ça se vérifie toujours.

Et vous avec qui j'interagis, qui êtes-vous ? Vous êtes dans ma conscience et de ma conscience, vous êtes une partie de moi et une forme de moi. Qui que vous soyez, je ne peux que me reconnaître en vous, lorsque je vous rencontre je me rencontre. Je fais appel en vous à une partie de moi. Si le contact est douloureux, que puis-je faire d'autre que dire à cette image et à moi-même : je suis désolée de t'avoir créée sous cette forme, je te/me demande pardon, je ne peux que t'aimer car tu es un prolongement de moi, merci de me rappeler où je suis et qui je suis. La bulle s'évanouit. La vie est un je.